Trois jours dans les îles

Randonnée nautique en canot voile-aviron du 9 au 11 septembre 2017

Participants : Jean-Pierre Drogou, Christophe Piérard et Jean-Bernard Forie, skipper du canot *Plénitude*.

Le ciel, déjà gris, devient plus sombre. Il contraste avec les eaux jaunes de l'estuaire, mais qui, elles aussi, passent soudain au gris ardoise. Nous sommes en vue de la cale de Plassac, but de cette randonnée de trois jours en canot ; mais le grain nous rattrape avec le miaulement rauque de ses lourdes rafales de vent et de pluie. Je donne l'ordre de décrocher le long balestron, avant d'amener la toile couleur de rouille qui claque dans le vent. Jean-Pierre et Christophe se débattent au pied du mât avec le transfilage qui rechigne à coulisser et se bloque un peu partout. Nous voilà finalement à sec de toile, alors que les eaux, avec vent contre marée, se creusent de plus en plus. *Plénitude* roule lourdement dans les vagues et vient en travers. Pas grand-chose d'autre à faire que d'essayer, à l'aviron, de rejoindre le rivage tout proche, pour y débarquer dans la vase, en espérant que celle-ci ne soit pas trop molle…

Mais qu'est-ce qu'on fout ici ? Il était pourtant prévu d'aller sur le plateau de Cordouan !

Oui, mais…

À l'origine le programme était d'explorer l'embouchure de la Gironde, en partant de la pointe de Grave pour Cordouan, puis faire escale à Bonne Anse, avant de longer la "côte des conches", Royan, Meschers, Talmont où un ami aurait pu nous rejoindre avec son bateau avant de faire escale plus loin, à Saint-Seurin-d'Uzet ou Mortagne. Nous serions revenus enfin à la pointe de Grave, où nous auraient attendus la voiture et la remorque.

Dieu sait si nous avons minutieusement préparé notre affaire, mais il y a les croisières qu'on fait sur le *Géoportail* de l'IGN ou sur *Google Earth* et celle qu'on fait dans la réalité : au dernier moment, une prévision de mauvais temps nous a fait préférer une sortie dans des eaux plus protégées, et c'est ainsi que nous sommes partis de Plassac pour trois jours de randonnée dans les îles du haut estuaire, entre Pauillac et Bourg-sur-Gironde.

Mais une sortie sur l'eau, aussi modeste soit-elle, ça se prépare.

Vendredi 8 septembre : « La préparation : 80% du voyage ! »

Jean-Pierre et moi venons de travailler trois jours sur "l'autre bateau" en construction. Trois jours intenses passés à mesurer du contreplaqué, y tracer des lignes au crayon, et à le découper, le raboter, le poncer et le grignoter de diverses façons. La construction navale c'est ainsi : on fabrique des montagnes de sciure et de copeaux d'où, un jour, finalement, si on a de la chance, émergera un beau bateau tout neuf.

Mais aujourd'hui, nous rangeons nos outils parce que la préparation de cette courte randonnée dans les îles de la Gironde devient la priorité.

Nous commençons par récupérer Christophe à la gare avant de le "plonger dans l'ambiance" de cet excitant petit projet.

Il y a beaucoup à faire avant de partir, comme à chaque fois : vérifier la pression des pneus et faire le plein d'essence, ainsi que l'avitaillement. Il faut aussi répartir tout le "fourbi" de la

randonnée dans les sacs étanches et les bidons, sans oublier aussi quelques petits travaux de matelotage. J'en profite pour expliquer à l'équipage de quelle manière fonctionne "la machine à vent" et montrer comment le bateau est posé sur la remorque, tenu par trois sangles à cliquet en inox, avec tout son équipement amarré dedans (2 mâts, 2 verges, 3 avirons, la dérive, le gouvernail avec sa barre, le mouillage, les amarres et pare-battages, sans oublier la gaffe, les seaux, écope et autres pompe-seringue et éponge).

C'est l'excitation du départ, avec comme point d'orgue un repas du soir élaboré par madame : foie gras, omelette aux girolles, plateau de fromages, servis avec les bons vins qui vont avec. Bref, si à bord on s'accommode bien volontiers d'une certaine austérité, sur terre, on sait vivre…

Samedi 9 septembre : de Plassac à l'île Verte

PM 9h14, coef 96, hauteur 5,30 m référence île Verte

Départ de Libourne à 8h05, et arrivée à Plassac à 9h. Temps à grains, avec des nuages gris qui laissent de-ci de-là échapper leur ondée, mais avec du soleil par intervalles. Vent force 2 à 3 Beaufort.

Mise à l'eau sur la cale sans encombre. Comme à chaque fois on se demande comment s'y prendre pour tout caser dans le bateau et, le plus étonnant, c'est qu'on y arrive. Nous partons avec la voile réduite. Le courant nous porte encore en amont. C'est le bon moment pour réclamer à Jean-Pierre quelques tartines de pain au pâté (Le Hénaff, publicité gratuite !). La voile est parfois un sport violent… pour l'estomac !

Cap sur l'aval. Nous passons devant l'île en formation de Plassac, puis arrivons dans les parages de l'île Pâté. Un grain de pluie nous délave, en même temps que casse le coinceur de la poulie d'écoute de grand-voile, et il faudra arriver à se débrouiller sans. Au point d'impact de chacune des grosses gouttes qui criblent la surface brune de l'eau bondissent de petites pointes blanches. La visibilité se réduit fortement. C'est la ruée vers les cirés.

Mais le beau temps revient vite. Nous longeons l'île Nouvelle. En réalité deux îles sont soudées entre elles : île Nouvelle (dite aussi "île Sans Pain") et île Bouchaud (dite également : "Le grand Fagnard"). Il faut suivre !

L'île Nouvelle se visite, on y trouve donc un gros ponton pour l'accostage des navires à passagers. Installé de surcroît en plein courant, il n'est pas question pour un frêle canot sans moteur de l'aborder en passant. Faute de la force brute d'une assistance mécanique, nous devons ruser…

La brise mollissant, nous nous approchons du rivage à l'aviron. Jean-Pierre et Christophe tirent chacun sur le leur, en profitant des turbulences diverses et des contre-courants du rivage pour remonter contre le jusant. Dérive et gouvernail effacés, je barre avec l'aviron de godille. Après quelques vigoureux efforts en cadence, nous posons l'étrave au pied de blocs de ciment, à l'enracinement de la passerelle qui relie le ponton à la terre ferme. Ils sont tous chapeautés d'un bonnet de vase fluide et la recherche d'un point sur lequel poser le pied sans glisser est compliquée. Finalement Christophe parvient à escalader la berge puis passe sur la passerelle avec un bout, ce qui nous permet de déplacer le canot sans effort pour l'amarrer à l'intérieur du ponton. L'île s'offre donc à nous.

C'est en effet un magnifique espace en voie de « renaturation » où, depuis la tempête de 1999 qui a crevé la digue de l'île, on laisse la nature reprendre ses droits sur ce qui fut jusqu'à récemment une terre agricole. La vie grouille dans le marais : canards, aigrettes, etc. En marchant sur la digue nous en faisons le tour, au cours d'une marche tout à fait irréelle,

surtout pour Jean-Pierre et pour moi, qui avons connu les espaces labourés qu'il y avait autrefois… C'était "au siècle dernier", en fait !

À l'entrée du petit village (près de l'école) qui abritait autrefois les ouvriers agricoles et leurs familles, quelques tables et leurs bancs nous incitent à déjeuner.

Jean-Pierre s'est blessé au pied avec ses chaussures trop neuves, mais j'ai à bord la boîte "premiers secours" qu'il faut. Après la pose d'un pansement, nous mangeons tranquillement, mais en surveillant un ciel tourmenté où passent des nuages menaçants.

CRISTALINE
Italiane
Prune
President

Un immense hangar (ancien chai ?) est décoré de grandes images qui se balancent doucement au gré des courants d'air.

Nous partons. Non sans prendre auparavant quelques images.

Revenus sur le ponton, la marée, qui a déjà baissé, découvre là où nous avons mis pied à terre une multitude d'obstacles : des ferrailles et une sorte d'épave de ponton flottant. Si nous étions arrivés plus tard, ceux-ci auraient pu aisément causer des avaries au bateau.

Une fois sur l'eau, la "passe de Saintonge" n'est pas de tout repos. Avec vent contre marée et une bonne brise de noroît, il faut batailler contre le clapot. Protégés par nos cirés, nous endurons stoïquement les giclées d'embruns. C'est humide, mais on avance. Avec trois hommes à bord, nous avons de l'inertie, mais il faut négocier avec prudence les plus grosses lames, sous peine de faire taper le fond plat à l'avant, et de perdre de l'erre.

Je juge préférable d'écourter le tour des îles, où les vagues peuvent déferler sur les hauts fonds, en aval de l'archipel, au-dessus desquels il faudra passer. Il semble préférable d'engager *Plénitude* entre l'île Bouchaud et l'île de Patiras. Nous trouvons le passage, peu profond à cette heure-ci de la marée, et nous nous y engouffrons avec le vent portant. La dérive et le gouvernail sont enlevés. Je gouverne avec l'aviron de godille, qui touche souvent le fond. Tout se passe bien, mais il va falloir s'engager sur la digue de roches partiellement submergées qui barre le passage.

Le vent tombe, bien sûr au plus mauvais moment, et nous tentons le passage à l'aviron au centre du détroit où les roches n'émergent pas. Ha ! L'énergie que déploient les rameurs à ce moment ! Il faut saluer leur obstination à vouloir passer ! Mais la marée descend encore, et donc c'est une lame d'eau qu'il faut escalader, animée d'un fort courant contraire. Toute la puissance du jusant, sur cette eau agitée de remous, nous repousse en arrière et il faut faire demi-tour.

Il est décidé d’accoster sur l‘île Bouchaud le temps que la marée monte et que le courant s’inverse. Nous jetons l’ancre et débarquons sur un sol de sable et de gravillons mêlés de vase. On profite aussi de ce moment pour manger quelques biscuits.

BM 16h03, coef 94, hauteur 0,50 m référence Pauillac

Et puis le flot revient, alors que l'après-midi s'avance. Lentement, il couvre les têtes de roche. Nous nous lançons une nouvelle fois et passons l'obstacle sans difficulté. Ensuite, avec un petit bout de toile (la GV à deux ris), nous longeons le vasard de Beychevelle avant d'entrer dans le bras mort de l'île Verte.

Le vent tombe, même si le courant nous emporte encore à vive allure. Le soleil, quoique bas sur l'horizon, illumine les frondaisons de la rive. L'île Verte est en fait constituée d'un chapelet d'îles soudées entre elles (île Verte, île du Nord, île de Macau, île Cazeau) et dont l'extrémité sud est soudée à la rive du Médoc par une digue, submersible elle aussi, mais où il existe un passage.

Nous ne sommes pas très loin de la civilisation et de la métropole bordelaise, mais ici, on navigue hors du temps, bercés par le chuintement des roseaux et les appels des canards. C'est du moins ce que nous avons ressenti de prime abord…

Je montre à mes équipiers l'île Margaux, avec son épave de cargo en béton dans les cales de laquelle poussent des arbres. Nous avançons, nous avançons, nous nous détendons en profitant de toute cette beauté et de cette sérénité, mais il va bien falloir penser à trouver un abri pour le soir.

Une toute petite estacade apparaît, composée de quelques piquets sur lesquels courent d'étroites plaques de tôle. Un petit canot à moteur est aussi amarré là. Nous mettons pied à terre.

Nous sommes à proximité d'une tonne à canard, dont les occupants, deux jeunes en treillis accompagnés de trois chiens, ne semblent que modérément ravis de notre arrivée. C'est clair, c'est la saison de chasse et nous dérangeons. La belle étendue d'herbe rase qui se présente aurait été parfaite pour dresser la tente, mais nous sommes dans le secteur de tir des chasseurs, avec le risque d'être arrosés de chevrotines. Nous ne pouvons pas rester là. Nous larguons l'amarre, et le courant nous emporte.

Plus loin, voilà que s'ouvre, parmi les roseaux, une entaille dans la berge, un étroit estey au fond duquel il pourrait être possible de débarquer. Nous l'explorons. Il faut d'abord en escalader les berges glissantes et vaseuses, et chercher un endroit assez dégagé et plat pour faire un feu et dresser la tente. Dans l'herbe épaisse, nous pensons trouver ce qu'il nous faut. La fumée du feu éloignera les moustiques…

Nous sommes partis avec un sac étanche plein de petit bois bien sec et de vieux journaux. Nous le complétons d'une petite pile de bois mort ramassée sur place, et craquons l'allumette. La tente est dressée pour Jean-Pierre et Christophe, étant convenu que le "cap'tain" dormira dans son bateau. Le dîner est extrait des bidons : soupes minutes, raviolis (cuits directement dans la boîte de conserve : pas une bonne idée…), fromage et pommes. La nuit tombe, le feu crépite. Nous nous divertissons à identifier les étoiles, alors que la lune se lève et argente le contour des quelques nuages qui nous survolent. Sur la rive, on tire des feux d'artifice… La soirée est aussi étrange que dépaysante.

Mais soudain, notre petit feu rend brusquement l'âme dans un bref chuintement. Nous trébuchons et nos pieds font des "ploufs" surprenants : de fort coefficient, la marée monte et noie l'île !

La tente est heureusement pourvue d'un fond étanche, mais il n'est pas possible d'y dormir avant que l'eau ne se soit retirée. Il faut attendre… Pas trop longtemps, heureusement.

Mais, quelque part sur terre, des abrutis écoutent de la musique "à fond", que le vent nous apporte, et ce n'est pas du Mozart ! Il faut ajouter aussi les "appelants" des chasseurs voisins, dans leur cage, qui cancanent sans retenue.

PM 21h48, coef 94, hauteur 5,45m référence La Reuille

Pendant que mes compagnons découvrent comment « dormir sur une nappe phréatique », comme dit Jean-Pierre, j'apprends pour ma part, un peu plus tard, à dormir au-dessus de l'eau. En effet la marée baisse et le canot se place en travers du petit estey sur le bord duquel il est ancré. L'étrave repose sur une berge et le tableau arrière sur l'autre. Me voilà suspendu à environ 80 cm au-dessus du fond de l'estey, où glougloute encore un ruisselet d'eau. Je ne risque pas d'être noyé par la marée, mais j'ai fort à faire avec le passage d'une série de petites averses, qui me trempent à travers la voile que j'ai tendue sur des espars pour me protéger. J'adopte la stratégie du "multi-couches", en enfilant plusieurs vêtements complétés de mon ciré. Je suis passablement mouillé, mais je n'ai pas trop froid.

Dimanche 10 septembre : Pâté… de vase ?

Au matin, chacun raconte sa nuit. En effet, à terre, le sol une fois asséché s'est révélé très inégal… Bref, la nuit n'a été reposante pour personne.

Après le petit déjeuner, nous démontons la tente et rembarquons (sans laisser de détritus, cela va de soi). Le soleil nous réchauffe, nous larguons les ris et, par vent faible, nous achevons de remonter le bras mort.

La digue de Macau est entièrement recouverte d'eau. Nous prenons soin de passer entre les deux tubes qui en matérialisent l'ouverture, et nous voilà en Garonne, presqu'immobiles sur l'eau. Des cargos, comme la veille au départ de Plassac, passent lentement dans le chenal, masses lentes et irréelles escortées parfois de leur remorqueur, et qui nous parlent de mers lointaines et d'escales exotiques, tout cela à une échelle qui nous dépasse.

PM 10h10, coef 92, hauteur 5,05 m

En dégustant le “pâté de 10 heures”, nous faisons du surplace devant les installations chimiques d’Ambès. Justement, nous avons un chimiste à bord : Christophe nous distille son savoir et le temps passe ainsi plus vite, avant que vent et courant nous permettent de descendre la Garonne.

Il faut comme la veille louvoyer avec l’aide du courant, et essuyer quelques grains de pluie. La corniche de Gironde s’offre à nos regards, avec ses maisons troglodytiques et ses petits coins secrets. L’épave de Furt (le *Frisco*) déchire le courant comme elle le fait depuis 1944.

Je propose de faire une courte escale à Marmisson, l’estey de Roque-de-Thau. Nous l’abordons prudemment à l’aviron. L’eau a déjà baissé et tous les bateaux sont déjà posés sur la vase. Nous nous amarrons à l’arrière d’un gros canot, et passons à terre.

Comme la veille à l’île Nouvelle, nous pouvons nous installer autour d’une table. Parfait ! Les victuailles surgissent, le bouchon saute de la bouteille et nous déjeunons gaiement. Mais voilà qu’un (énième…) nuage chargé de vent et de pluie vient se déverser ici. Impavides, nous continuons à manger comme si de rien n’était (« ça ne va pas durer… Non, ça ne va pas durer… »), jusqu’à ce que, l’averse redoublant d’intensité, nous courrions, dans un grand éclat de rire, rechercher l’abri très relatif des frondaisons d’un grand platane proche.

Heureusement, le grain n’a pas duré. Mais je sursaute en pensant au temps qui passe et à la marée qui baisse ! Trop tard : le canot est déjà posé sur la vase à l’avant et quelque peu pendu à son amarre. L’eau coule une dizaine de centimètres plus bas, si ce n’est plus. Pourrons-nous repartir ? Je n’en doute pas, connaissant l’aptitude du bateau à la glissade sur la vase. Une fois tous les trois à bord je largue à l’avant : le canot glisse dans un grand “schhhhlouf !” et le tableau arrière vient frapper le bord opposé du ruisselet qui coule encore au fond du port.

C’est encourageant, mais nous ne sommes pas encore tirés d’affaire. Bloqués en travers de l’estey, il faut faire pivoter la coque, et vite, pour pouvoir sortir d’ici. Ce n’est pas le moment d’être entravé par des “inhibitions vasophobes” ! Quand il faut y aller, il faut y aller ! Je passe par-dessus bord et, enfoncé jusqu’aux cuisses dans la crème tiède, j’essaie de faire pivoter le bateau, pendant que le reste de l’équipage pousse avec des avirons. La situation se débloque, mais imparfaitement. Heureusement surgit un robuste gaillard, qui nous hèle d’un canot proche, et auquel nous lançons un bout tenu sur notre arrière. D’une traction vigoureuse, il nous remet à l’eau. Nous partons en marche arrière, mais nous flottons, c’est l’essentiel. L’intérieur du bateau est maculé de vase, ainsi que nos affaires, mais qu’importe, avec cette aide providentielle, nous voilà de nouveau en route ! !

Et nous continuons à descendre l’estuaire, repassant devant l’île de Plassac et mettant le cap de nouveau vers l’île Nouvelle. Mais il y a un bateau à passagers qui y fait escale, ce qui nous dissuade d’y débarquer. Le vasard de Beychevelle est bien tentant, mais il est criblé de tonnes à canards et au ras de l’eau, ce qui risque de nous faire revivre les péripéties de la veille au soir. Pourquoi ne pas débarquer dans l’île du Pâté ? Je la connais bien et je sais qu’on peut aborder sur les ruines d’une cale qui a l‘avantage de protéger du courant. Cap sur l’île du Pâté.

Une foule de souvenirs de jeunesse remontent à ma mémoire, car j’y ai fait souvent escale, à la barre d’un précédent voilier. Et pour l’essentiel, je découvre que l’endroit n’a pas changé depuis ces lointaines années.

Nous débarquons donc et, dans un premier mouvement, nous allons reconnaître le vieux fort circulaire assiégé par la végétation.

Ensuite, un peu en retrait de la rive, nous installons le bivouac : montage de la tente, séchage des affaires sur des perches ou des arbustes, allumage du feu rituel. Une grosse planche trouvée sur la berge et posée sur deux bidons fera un banc très utile. En réalité la nuit précédente a été peu reposante et nous avons besoin de souffler. Cette fois-ci nous pouvons installer la tente sur un sol bien ferme.

Une toute petite crique circulaire accueillera délicatement le bateau à marée haute jusqu'à ce qu'il se pose au descendant sur un lit de plantes halophiles (qui supportent de passer une partie de leur vie couvertes d'eau saumâtre).

Et tout se passe comme prévu, à cette réserve près que mon réchaud refuse tout service, ce qui nous oblige à poser la bouilloire dans les braises pour pouvoir déguster une soupe minute, et dîner froid pour le reste.

Qu’importe, cette fois-ci les flammes montent et crépitent, chaudes et claires dans la nuit, et nous savourons ce calme de la soirée.

Dans le grand chenal de navigation, sur la rive ouest de l'île, le clapot bruisse et déferle, le vent souffle en rafales, les branches des arbres s'agitent.

Sous le vent, là où nous sommes installés, c’est le calme qui prévaut.

BM 17h20, coef 88, hauteur 0,55 m

PM 22h08, coef 88, hauteur 5,45 m

Je m’installe à bord pendant que Jean-Pierre et Christophe se glissent sous la tente. Comme eux, je dois faire la chasse aux moustiques, et les averses prévues sont bien au rendez-vous. J’ai amélioré mon abri et j’y suis un peu plus au sec que la veille, même s’il y a du roulis. La marée baissant, le bateau s’échoue vers minuit et je m’endors.

Entre deux grains, la pleine lune illumine le paysage.

Lundi 11 septembre : le grain final

BM 5h42

Christophe parvient à redémarrer le feu assez facilement malgré la nuit pluvieuse qui a précédé. Il est doué ! De mon côté j’émerge de dessous mon abri fait d’espars et de toile à voile, et je commence à le démonter.

Mais on ne peut pas dire que nous sommes parfaitement reposés, la faute aux moustiques, une fois encore… Après avoir pris un gobelet de café, nous rembarquons, sans oublier la planche de bois flotté et d'autres petits trésors glanés la veille sur l'estran.

PM 10h33, coef 83, hauteur 5,10 m

Je propose de rallier le port de Blaye, qui est droit devant nous, avant de repartir pour Plassac, où nous attendent voiture et remorque, mais le courant est fort et le vent mal orienté. Peu importent les raisons, au fond… la vérité c'est que nous ratons l'entrée du port et sommes emportés vers l'amont. Nous n'avons en réalité tous les trois aucune hâte de

terminer la randonnée, aussi décidons-nous, après être repassés devant Plassac, de filer sur Bourg-sur-Gironde, ce qui va permettre d'admirer en détail la corniche de Gironde. Le vent d'ouest, donc travers à la route, est favorable alors que le flot devrait nous accompagner jusqu'à midi. C'est parfait !

Et c'est ainsi, sans oublier d'engloutir la dernière boîte de pâté accompagnée du (presque) dernier morceau de pain, que nous longeons de nouveau ce rivage connu, passant devant les coteaux de La Reuille et du Pain de Sucre, dont les belles demeures nous font rêver.

PM entre 11h et midi

Arrivée à Bourg sans problème, malgré son épave à éviter, et son ponton d'escale à contourner. Nous posons le bateau sur le quai en pente à proximité du vieux lavoir.

Après un tour sur le port, nous montons en ville pour boire une bière. Il est midi, comme nous l'annonce le carillon de l'église. C'est la torpeur des petites bourgades, au milieu du jour. De surcroît, il fait gris et nous sommes un lundi. Il ne se passe rien, et c'est très bien ainsi.

Et puis nous secouons la torpeur dans laquelle le calme de l'escale commence à nous entraîner et nous revenons au bateau.

Il est déjà couché sur le mince lit de vase qui recouvre le quai et ce n'est pas très difficile de le faire glisser jusqu'à l'eau, mais toute l'eau qui s'accumule dans le bateau depuis le départ et qui n'a jamais été écopée cascade d'un seul coup vers l'arrière et trempe mon gilet autogonflant. Dans un surprenant sifflement, il se gonfle aussitôt ! Pas de doute, *si* je l'avais porté sur moi et *si* j'étais tombé à l'eau, il se serait gonflé comme prévu. Il faudra le dégonfler et changer sa cartouche de gaz.

Il ne reste plus qu'à prendre de nouveau deux ris dans la voile et sortir à l'aviron, toujours en faisant attention au courant qui nous emporte dès que nous sortons de notre abri.

La dernière étape de notre navigation promet d'être tonique, le bec d'Ambès étant redouté des anciens à cause de son clapot plutôt brutal (dangereux pour des yoles de pêche basses de franc bord mais celui du canot n'est pas très haut non plus). Une série de bords où il faut négocier avec prudence les rafales de vent et les crêtes des vagues les plus agressives nous amène en vue de la cale de Plassac d'où nous sommes partis.

Comme dit plus haut, nous pensons être tirés d'affaire, mais les choses ne se passent pas comme attendu, et un grain plus fort que les autres nous contraint à atterrir sur la rive, à environ trois cents mètres de l'endroit prévu.

En marchant sur un fond vaseux assez ferme et parsemé de pierres, nous déhalons *Plénitude* vers la cale toute proche d'où il sera possible de le tirer à terre. Mais une petite cale sur pilotis nous barre la route. Son extrémité est balayée par les vagues et le courant, aussi il est plus simple de démâter le bateau et de le glisser sous le tablier de la cale, en longeant la rive. L'écrou du boulon qui tient le collier d'étambrai résiste à nos efforts (il faut aller chercher une pince au fond d'un bidon étanche) mais pas très longtemps.

Nous voilà revenus à bon port. Dans l'excitation de la lutte, nous ne souffrons pas du froid, malgré la pluie et l'eau qui nous a trempés jusqu'à la taille.

À 16 heures environ, après avoir remis le bateau sur sa remorque avec tout son matériel, nous être changés et avoir mangé notre dernier quignon de pain avec notre dernier morceau de fromage suivi de notre dernier morceau de chocolat, nous regagnons notre port d'attache.

BM 17h55 référence île Verte

Et l’équipage (sauf le conducteur, heureusement !) s’endort pendant le trajet du retour…

Qu’on se rassure, il s’est réveillé pour le dîner !